

Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 41 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3^{me} ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 56; M^{mes} Gœury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.



JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

MONSIEUR GIFFART.

(RECOMMANDÉ SPÉCIALEMENT AU DIRECTEUR DE L'ATHÉNÉE.)

Lyon ne possède pas seul des savans. La Seine-Inférieure en produit aussi et St-Vallery (près de Caux) a ses académiciens. St-Vallery nourrissait depuis longtemps dans ses murs un vrai puits de science, un autre Pic.... de la Mirandole, dont l'existence vient d'être révélée à l'univers par une de ces éruptions de génie qui étonnent par leurs résultats les cervelles les plus robustes et les mieux constituées. M. Giffart, — tel est le nom de ce prodige normand, — M. Giffart, que l'on eut brûlé dans le temps où l'on brûlait les sorciers, vient d'inventer la pêche de la baleine, — à la ligne? — Non, à l'acide prussique. M. Giffart a développé sa prodigieuse découverte dans un mémoire où nous avons remarqué la légèreté et la finesse qui distinguent l'*Athénée* dont M. Giffart ne peut manquer de devenir le correspondant. L'*Athénée* rumine déjà une adresse congratulatoire à M. Giffart.

Voici donc la nouvelle méthode pour pêcher les baleines, méthode qui selon M. Giffart, abrégèrait considérablement la durée des expéditions et les rendrait infiniment plus productives. Il suffirait d'un long bâton creux au bout duquel on adapterait un petit flacon d'a-

cide prussique, puis, au moyen d'une petite baguette de fer qui passerait le long du bâton, on pourrait casser le flacon ou le déboucher au moment où on aurait trouvé le temps et l'endroit favorable pour verser l'acide prussique sur la baleine.

Comme les cétacés ont une très-grande ouverture naturelle qu'on appelle *évents*, et que cet orifice est presque toujours au niveau de l'eau de la mer, ce serait de préférence en cet endroit qu'il faudrait attaquer les cétacés.

M. Giffart fait remarquer que comme l'acide prussique est très-volatil et se garde peu de temps sans se décomposer, il conviendrait de le faire à bord des vaisseaux occupés à la pêche de la baleine; ce qui ne lui paraît présenter aucune difficulté.

M. Giffart doit concourir, dit-on, pour le prix Monthyon. Il est bien digne de le remporter, car c'est un mortel d'un mérite inconcevable et de la plus vertueuse ingénuité, comme disait feu François Durand de *quintessence* mémoire. — La *Revue de Lyon*, *quintessence des journaux de Paris et de l'Étranger*, et qui ne manque jamais l'occasion de signaler les faits intéressans pour le public, à moins qu'ils ne se passent dans le département du Rhône, donnera, le 1^{er} avril 1856, une lithographie représentant la pêche à la baleine (façon Giffart) dans les mers du Groënland. Le dessinateur entrera dans les

détails les plus minutieux et prendra, comme par le passé, le soin d'indiquer au bas de la planche le nom de chaque personnage afin qu'on puisse le reconnaître. On verra M. Galois, célèbre déjà par l'invention des petits paquets d'acide prussique, fabriquant ce poison et le mettant en bouteilles avec le sang-froid le plus imperturbable. Les députations de l'Académie et du Cercle littéraire y assisteront avec toute la majesté qui les caractérise. Le rédacteur-dessinateur-sténographe de la Revue y figurera sur son petit tertre où il est si cocasse. Rien ne sera négligé enfin pour reproduire dans toute son exactitude cette nouvelle *pêche miraculeuse*.

Adonc, mes amis, au premier avril prochain !

LLAG.

CHRONIQUE THEATRALE.

Deux débuts ont eu lieu lundi dans la même soirée sur notre grande scène. M^{lle} Clotilde s'est essayée dans la spirituelle comédie de *Bruis et Palaprat*, et M^{lle} Clémentine Lechevalier dans le rôle intéressant de la *fiancée*. Cette dernière a eu à lutter contre les mauvaises dispositions du public et les applaudissemens dérisoires de quelques spectateurs. Comment voulez-vous qu'un artiste que la peur domine déjà puisse montrer ses qualités, si d'avance vous les paralysez. M^{lle} Clémentine a prouvé qu'elle avait de la voix, mais elle ne sait pas encore la diriger et se mettre au-dessus de la raillerie du parterre. Le travail et le temps, du goût et une bonne méthode, vaincront les obstacles que M^{lle} Clémentine a trouvés à sa première audition. M^{lle} Clotilde a terminé son rôle à travers les sifflets.

— M. Carey a paru pour la troisième fois. Toujours la même grâce, la même souplesse, les mêmes trois tours en l'air, toujours aussi les mêmes applaudissemens. M. Carey marche sur les traces de notre compatriote, l'élastique Perrot.

— MM. Rousseau et Henri nous quittent au 21 avril; leur représentation à bénéfice aura lieu demain vendredi; elle sera pour ainsi dire une représentation d'adieu. Tous deux ont bien mérité des habitués du Gymnase, et tous deux laisseront plus d'un regret. Le public lyonnais répondra à l'appel des bénéficiaires. Le spectacle sera composé de : *Au Clair de la Lune*, ou *les Amours du Soir*, vaudeville en trois actes, du théâtre des Variétés, par MM. Varin, Desvergers et Lubize; *les Pages de Bassompierre*, vaudeville anecdotique en un acte, du théâtre du Vaudeville, par M. Jacques Arago; *la Femme qu'on n'aime plus*, vaudeville en un acte, du théâtre du Gymnase, par M. Fournier; le premier acte de *l'Île de Robinson*, ballet dansé par les premiers sujets du Grand-Théâtre. M. Carey, premier danseur de l'Académie royale, dansera un Pas de Deux avec M^{lle} Elisa Guilmorain.

DE LA CRAVATE.

I.

« La cravate, c'est l'homme. »

II.

« La cravate est un thermomètre sur lequel le degré de goût et d'esprit d'un fashionable doit être jugé. »

LORD NORMANDY.

La grande révolution de 89 fut pour la toilette, comme pour l'ordre politique, un temps de crise et de

confusion; elle amena, plus particulièrement pour la cravate, un de ces changemens organiques qui viennent, à des siècles d'intervalle, renouveler la face du monde.

Sous l'ancien régime, chaque classe de la société avait son costume : on reconnaissait à l'habit l'homme de cour, l'artiste, le bourgeois, l'artisan. Alors la cravate n'était autre chose qu'une partie obligée du vêtement, sans importance particulière comme sans considération; mais, une fois les Français déclarés tous égaux dans leurs droits, ils le devinrent également dans leur mise : la différence du tissu, la coupe du vêtement, ne distinguèrent plus les conditions. Comment alors se reconnaître au milieu de cette uniformité? Par quel signe extérieur discerner le rang de chaque individu? Dès lors fut réservée à la cravate une destinée nouvelle : de ce jour elle naquit à la vie publique; elle obtint une importance sociale; car elle fut appelée à rétablir les nuances entièrement effacées dans la hiérarchie de la mise; elle devint comme un cachet, d'après lequel on pouvait distinguer l'homme comme il faut de l'homme qui ne l'est pas.

En effet, de toutes les parties de la toilette, la cravate est la seule qui appartienne à l'homme, la seule où se trouve l'individualité. Tout le mérite de notre chapeau, de notre habit, de notre chaussure, revient au chapelier, au tailleur, au bottier, qui nous les ont livrés dans tout leur éclat; nous n'y avons rien mis de nôtre; tandis que pour la cravate nous sommes abandonnés à nous-mêmes; c'est en nous qu'il faut trouver des ressources. La blanchisseuse nous rapporte un morceau de batiste ou de jaconas empesé et disposé; selon notre savoir-faire, notre goût, nous en tirons parti : c'est un bloc de marbre entre les mains d'un habile sculpteur ou d'un vulgaire tailleur de pierre.

Tant vaut la cravate, tant vaut l'homme; car *la cravate, c'est l'homme*; c'est par elle que l'homme se révèle, s'ennoblit, se distingue du commun des hommes.

Aussi est-ce chose reconnue aujourd'hui de tous les esprits qui réfléchissent, que, par la cravate, on peut juger celui qui la porte; et que, pour connaître un homme, il suffit de jeter un coup-d'œil rapide sur cette partie du corps qui unit la tête à la poitrine.

Ainsi cette cravate empesée, raide, droite, sans un pli, au nœud plat, carré, symétrique, comme si le compas de l'architecte y eût passé, annonce un homme exact, sec, égoïste : un rentier.

Cette autre en mousseline claire, sans empois ni préparation, onduleuse, avec une rosette inexacte... c'est un bavard diffus, un conteur drôlatique, un hurluberlu.

Une cravate de jaconas à mille raies, ni trop élevée, ni trop basse, ni trop raide, assez élastique pour laisser à la tête toute la liberté de ses mouvemens, avec

ce nœud gracieux, sans coquetterie, formulé d'un seul jet, mais si simple, si naïf, si *bon genre*, en un mot: c'est un *dandy*, un commensal du *Café de Paris*, un habitant du balcon de l'Opéra.

Et cette cravate noire de *gros de Naples épinglé*... Mais je m'arrête pour ne pas déflorer en quelques lignes un sujet digne d'inspirer un poème épique. Toutefois j'ai l'intention, dans un prochain article, de faire l'histoire étymologique, médicale, philosophique, morale, politique, fashionable, religieuse et militaire de la cravate, considérée, sous le rapport de la mode, depuis son origine jusqu'à nous.

Je parlerai également des cols, de leur antiquité présumée, de leurs inconvénients, de leurs avantages et des révolutions qu'ils ont subies.

Je n'oublierai pas non plus la cravate noire, cette cravate de prédilection de nos guerriers, ce modeste tissu de soie qui acquit tant de gloire pendant les huit dernières années du siècle passé et les quinze premières du siècle présent. Je dirai comment, depuis 1833, elle est parvenue à envahir jusqu'à nos assemblées délibérantes, à se glisser furtive dans nos boudoirs, à s'impatroniser avec nos *raouts*, à se montrer fière et arrogante dans nos bals; tandis qu'autrefois, méprisée, proscrite, elle ne se montrait que honteuse et tremblante en plein jour. Il y a quelques années, à peine eût-elle osé, le soir, dépasser le seuil d'une antichambre; mais aujourd'hui!... J'en reviens à mon sujet: à la cravate originaire, à la mère-cravate.

Considérée sous les rapports divers, les hommes se divisent naturellement en trois grandes catégories.

Et d'abord, pour commencer par celle qui mérite le moins mon attention, se présente cette classe nombreuse d'individus qui portent la cravate sans la *sentir*, la comprendre, l'apprécier. Chaque matin ils tournent et fixent avec indifférence un morceau d'étoffe, quel qu'il soit, autour de leur cou, comme on ferait d'une corde; puis, le matin, se promènent, mangent, parlent; et, le soir, se couchent et s'endorment, sans scrupule, sans remords, parfaitement satisfaits d'eux-mêmes, comme si leur cravate eût été mise le mieux du monde et n'eût aucun reproche à leur faire. Gens de nullité, continuant le dix-huitième siècle au milieu du dix-neuvième, anachronismes vivans, trop nombreux, hélas, à la honte du siècle des lumières, et que je ne mentionne ici que pour mémoire; car, sous le rapport de la cravate, ce ne sont que des êtres négatifs.

Au-dessus d'eux immédiatement viennent ceux qui entrevoient ce qu'il y a de bien dans la cravate et ce qu'on peut en faire, mais qui, n'en pouvant tirer aucun parti par eux-mêmes, en sont réduits à une servile imitation. Esprits étroits et stériles, sans une seule idée à eux; ils étudient chaque jour le nœud qu'ils reproduiront le lendemain! Semblables à ces hommes fri-

voles qui cherchent, le matin, dans les petits journaux, l'esprit qu'ils auront le soir; ou mieux encore, à ces mendiants qui ne vivent que d'aumônes.

Au premier rang enfin se place cette jeunesse forte et solide par elle-même, qui sent et comprend la cravate dans ce qu'elle a d'essentiel et d'intime avec la puissance du génie.

Ceux-là n'ont ni maîtres ni modèles; ils trouvent en eux de grandes, de nobles ressources; ils n'écoutent que leur goût, ne suivent que leurs doctrines; ils sont créateurs.

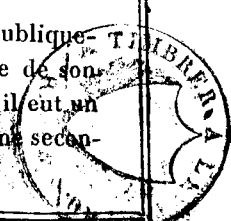
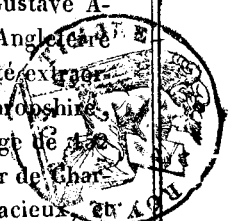
Car notez bien que la cravate ne vit que d'originalité et de naïveté; l'imitation, l'assujétissement, la décoloration, la glacent, la paralysent, la tuent. Ce n'est ni par l'étude, ni par le travail qu'on arrive à bien; c'est spontanément, d'instinct, d'inspiration, que se met la cravate; une cravate bien étendue est un de ces traits distinctifs qui se sentent, s'admirent, mais qui échappent à l'analyse. Aussi oserai-je le dire avec toute la force de ma conviction, la cravate est romantique dans son essence; du jour où elle subira des règles générales, des principes arrêtés, elle aura cessé d'exister... Voilà cependant comme on prépare des entraves au génie... comme on l'emmailote des langes de la routine... comme on fournit des argumens et des textes de la médiocrité, au rococo!... en un mot, comme on pervertit le goût.

Heureusement qu'il se trouve encore des esprits assez fermes pour braver de ridicules, de puérides préjugés, pour marcher en avant d'un pas assuré, et maintenir la cravate dans son éclat, dans toute son indépendance; et j'espère par mes leçons contribuer à la conservation du principe sur lequel repose la toilette du véritable fashionable. Je le répète donc, cet aphorisme qui la résume tout entière, je le répète, afin d'appeler l'attention sur les dangers de l'indifférence en matière de cravate: *La cravate, c'est l'homme!*

LONGEVITÉ.

Un individu, natif de Polotsh, en Lithuanie, vient de mourir à l'âge de 188 ans; il avait servi sous Gustave Adolphe, pendant la guerre de trente ans. L'Angleterre offre aussi plusieurs exemples d'une longévité extraordinaire. En 1635, un paysan du comté de Shropshire, nommé Thomas Parr, qui était parvenu à l'âge de 112 ans, fut amené à Londres et présenté à la cour de Charles 1^{er}. Ce prince lui fit un accueil très gracieux et s'entretint avec lui pendant quelque temps.

Ce Thomas Parr, à l'âge de 100 ans, fut publiquement mis en pénitence dans l'église paroissiale de son village, pour avoir séduit une jeune fille dont il eut un enfant naturel; et à l'âge de 120 ans, il prit une secon-



de femme qui lui donna plusieurs enfans. Thomas Parr mourut peu de temps après avoir été présenté à la cour. Sa mort fut causée, dit-on, par le vin et les viandes dont on le régala à Londres, et dont, jusqu'alors, il n'avait jamais fait usage, ayant toujours vécu très sobriement.

Dans l'église de Bolton, comté d'Yorck, se voit encore le tombeau de Henri Jenkins, qui mourut en 1670, à l'âge de 169 ans. Dans une cause célèbre qui fut plaidée à York, cet homme fut appelé comme témoin, et ses dépositions portèrent sur un événement qui s'était passé il y avait 140 ans, et dont il avait parfaitement connaissance. Comme à l'époque de sa naissance on ne tenait pas encore de registres dans les villes et les villages d'Angleterre, on refusa de le reconnaître, et ce Mathusalem moderne fut obligé, pendant les dernières années de sa vie, de mendier son pain de porte en porte!

On fait mention d'un Polonais qui est mort à l'âge de 173 ans.

UNE VIEILLE HISTOIRE.

Les moines ont rendu de grands services à la science, mais le plus souvent ils ont payé les frais de leurs découvertes. Comme savans, on les brûlait; il n'y avait pas de privilège académique pour les sorciers. Comme moines, la science les tuait quelquefois, ne fût-ce que par indigestion. C'est un fait que nous tenons d'un gros livre. Les gros livres sont pleins d'excellentes choses et de vers. Au dix-septième siècle, un moine bénédictin, ennuyé de chercher des orémus nouveaux et des litanies originales, pensa sérieusement à se créer une occupation plus profane. Il s'amusa quelque temps à composer l'anagramme de Jésus-Christ de vingt-sept manières différentes; ensuite il enfla des brins de corail pour le chapelet des nonnes; ensuite il engraisa des canards, des cochons d'Inde et des pintades; ensuite il les mangea. Mais ce genre de vie lui semblait néanmoins très-monotone, et nous partageons son opinion. Alors il se tournait vers la chimie. De la cuisine à la chimie il n'y a qu'un pas: demandez aux restaurateurs modernes. Une fois dans la chimie, le bon moine n'en sortit plus. Les matines, les vêpres, le réfectoire, rien ne le détournait de ses fournaux. Il lisait son bréviaire en composant le gaz. Or, un jour il lui arriva de composer à l'improviste un mélange de soufre et de mercure dont il voulut connaître les propriétés. Le hasard le servit à merveille. Tandis qu'il récitait l'office, il avait laissé le résidu de son précipité chimique dans un baquet à salade. Quelques cochons de la communauté, essentiellement fangivores comme tous les mammifères pachydermes, prirent le résidu chimique pour une laitue et l'avalèrent sans respect pour la science.

A quoi tient le progrès des connaissances humaines! Mais voilà qu'aussitôt après s'être repus de ce plat merveilleux, les porcs engraisèrent si merveilleusement, que les moines, ravis et s'assimilant humblement aux cochons, résolurent d'essayer de la recette et de s'engraisser pour l'honneur de l'espèce. Le savant obtint un nouveau précipité, et le couvent en mangea jusqu'aux oreilles. Les bons pères se voyaient grossir à vue d'œil. Ils grossirent de telle manière qu'ils crèverent tous comme des mouches. Tant il est vrai que pour être homme ou à peu près, on n'a pas toujours des estomacs de cochon. Cependant on devait souvenir à ces pauvres bénédictins, qui avaient, à leurs risques et périls, trouvé un réactif puissant. Les apothicaires de l'époque se montrèrent plus reconnaissans envers les pères que vis-à-vis les cochons. On continua à tuer les porcs pour en faire des boudins, et l'on donna à la nouvelle drogue, je ne parle pas des boudins, le nom commémoratif d'*antimoine*.



COUPS D'AILE.

— La *Revue de Lyon* est toujours, comme par le passé, le résumé des journaux de Paris et des départemens.

— Le *Journal du Commerce* a publié dernièrement *l'Art de se faire lire*. Ce n'est pas maladroit du tout.

— Le *Lutin de Bordeaux*, piqué de l'article du *Papillon*, s'est voué à l'*Épingle*. Depuis long-temps, on le sait, l'*Épingle* n'a plus d'autre ressource que de se vouer au diable.

— M. François Durand serait-il mort de son dernier accès ou de nos derniers coups d'aile; on n'entend plus sa *quinte*.

VÉRITABLES PASTILLES DE VICHY,

DITES

PASTILLES ALCAINES DE D'ARCEY,

Préparées à Vichy même, d'après les conseils de M. d'Arcet, et par les soins de M. Ancelin, pharmacien.

Elles excitent l'appétit, préparent les voies digestives à recevoir les alimens, neutralisent les aigreurs, dont les mauvaises digestions sont accompagnées, et sous ce rapport elles aident puissamment l'estomac et le mettent en état de remplir facilement ses fonctions.

Les plus célèbres médecins en recommandent l'usage à toutes les personnes qui, sans être malades, sentent cependant leur estomac pendant la digestion; car, sentir son estomac, c'est mal digérer. Les journaux de médecine les plus justement renommés en font l'éloge; tels sont entr'autres la *REVUE MÉDICALE*, tome 25, page 500. On lit aussi ce qui suit dans le *JOURNAL DE PHARMACIE ET DES SCIENCES ACCÉSSOIRES*, tome 12, page 126:

L'expérience a prouvé qu'on rétablissait facilement une mauvaise digestion par l'emploi des Pastilles de Vichy, et que leur usage journalier pouvait non-seulement faciliter les digestions pénibles, mais même prévenir ce mal en permettant à l'estomac de recevoir des alimens dont le choix ou la quantité aurait pu, sans ce secours, en troubler les fonctions. L'action produite par les Pastilles de Vichy est tellement prompte, qu'elle paraît être purement chimique.

Ces Pastilles sont aromatisées à la menthe, à la fleur d'orange, au citron, à l'anis, à la rose, au baume de tolu, à la vanille. Il y en a aussi sans aromate.

PRIX : LA BOITE, 2 FR.; LA DEMI-BOITE, 1 FR.

Un dépôt est établi à Lyon, chez M. Boitel, pharmacien, rue Lafont, 24